LES PERLES.

Légende sur les vieilles filles.

Un soir, chez Marie Crechet, comme elles s'ennuyaient de la veillée trop longue et que leur tricot abandonné pendait à la pointe de leurs genoux maigres, les vieilles filles de Fontails s'amusèrent à faire des projets. Elles procédèrent à cette distraction sans ardeur, sans gaieté, lentement, résignées. Elles savaient fort bien que c'était là une simple distraction et qu'elles ne s'y livraient que pour passer le temps, comme elles eussent fait des pâtisseries ou lavé leurs fichus dans leur cuvette ébréchée, avec du savon fade, parfumé à l'amande douce.

Gertrude Verduron parla la première:

—Il serait très gentil et très agréable de dessiner et d'exécuter un ornement de pourpre et d'or pour la fête des Saints Martyrs. Nous pourrions être fières de notre travail et l'on dirait par la ville que nous sommes d'excellentes brodeuses, ce qui est vrai, d'ailleurs, bien qu'on l'ignore.

—La fête des Saints Martyrs ne nous regarde pas, répliqua avec douceur Sophie Gardurel, et je trouve orgueilleux de votre part, Gertrude, d'avoir songé à broder pour cette cérémonie une chasuble dont les couleurs trop éclatantes ne sauraient nous convenir. Vous auriez dû songer plutôt à glorifier par notre travail la fête délicieuse de l'Immaculée Conception. J'ai précisément deux cartons remplis de perles bleues et Valentine possède, je crois, autant de perles blanches. Il ne resterait plus qu'à choisir parmi nous la plus capable de composer un dessin gracieux et sacré.

Gertrude Verduron se proposa.

Mais aussitôt Marie Crechet prit la parole avec cette autorité que lui donnaient sa haute taille et l'habitude d'être obéie.

—Il serait prudent, observa-t-elle, que chacune de nous, en quelques mots, indiquât ses intentions.

Pour ma part, j'aimerais assez un buisson de roses—et des yeux Mlle Crechet compta ses auditrices—de onze roses blanches au milieu desquelles resplendirait le cœur de Jésus.

Un murmure approbateur accueillit ces paroles. Les onze roses blanches séduisirent les bonnes demoiselles, chacune d'elle se reconnaissant avec complaisance dans l'une des fleurs candides.

—Valentine, ordonna Mlle Crechet, allez vite jusque chez vous et rapportez-nous votre provision de perles blanches.

—Mais les autres, observa Valentine, qu'est-ce qu'elles apporteront?

—Leur industrie, leur travail, répliqua, vexée, Marie Crechet, qui n'apportait rien.

—Mais leurs prières, acheva Thérèse Trévillat, qui était notoirement maladroite de ses mains.

Valentine sortit en faisant claquer la porte vitrée, dont un carreau se descella et s'écrasa sur le sol en mille miettes.

—Elle me le paiera, murmura Mlle Crechet, sans plus s'émouvoir.

—Oh! comment? dites-nous ceci, Marie, comment? Ça sera bien fait, mais comment? comment?

—Est-ce que vous raconteriez sa manie, vous savez?...

—Ou l'histoire du tronc de la chapelle, où elle mit des boutons en métal au lieu de vrais sous.

—Ou la fois où elle fut si malade dans les prés, en allant faire les bouquets de l'Assomption.

—Ou la scène qu'elle a eue à propos des poires qu'elle allait cueillir de grand matin par-dessus le mur du père Leffiot?

Avidement les vieilles filles tendaient leurs longs cols maigres et ridés vers Mlle Crechet qui, impassible et dans un demi-sourire, attendait la fin de cette pluie de questions.

—Eh bien!... commença-t-elle.

—Chut! chut! chut!... sifflèrent les vieilles filles avec un rire contenu de joie venimeuse.

—Eh bien! elle me le paiera,—avec de l'argent... tout simplement.

Un mouvement de déception générale redressa sur leurs chaises les bénévoles auditrices.

Valentine rentra, portant sous chaque bras deux cartons oblongs.

—Voilà, dit-elle en déposant son fardeau sur la table, mes deux cartons de perles blanches. Et comme je passais par là et que cela ne me dérangeait pas, j'ai passé chez Sophie Gardurel prendre ses deux boîtes de perles bleues, afin que nous puissions sans retard nous mettre à l'ouvrage.

—Je serais bien passée les prendre moi-même, grincha Mlle Gardurel. Je te remercie tout de même.

Sur la table que couvrait une toile cirée blanche, maculée en quelques places de taches de graisse, et couronnée sur le milieu par le cercle huileux de la veilleuse, ont fit deux tas des perles bleues et des perles blanches. Des écheveaux de fil blanc furent partagés entre les travailleuses, et bientôt ce ne fut plus qu'un va et vient agile des mains gauches osseuses et crochues courant comme de grosses araignées jaunes, de la table à la main droite d'où pendait chaque instant plus long (tel un petit ver blanc ou bleu qui se développe), le fil garni de perles enfilées—et, sous le jour déjà plus bas—c'était un singulier spectacle que celui de cette fourmilière de vierges aigres et pieuses.

—Les roses blanches, proposa Valentine au milieu du silence qu'exigeait cette furieuse activité, les roses blanches...

Quatre heures sonnèrent au clocher lentement et, de loin en loin, de moindres sonneries répétèrent l'heure, plus lentes encore et plus lointaines.

—Dans une demi-heure, M. l'abbé Jacques nous attendra au confessionnal, remarqua Mlle Crechet.

— Nous sommes prêtes, nous sommes prêtes, murmurèrent les vieilles filles avec un air entendu.

—Je disais donc, poursuivi Valentine, que les roses blanches sont certainement une gracieuse idée.

Mais j'ai un autre projet, point déplaisant et très convenable pour un ornement sacerdotal. Ne serait-il point agréable de figurer, sur un fond lumineux et fleuri, des vipères se tordant dans d'atroces souffrances, brûlées par les rayons qui partiraient du bec de la colombe du Saint-Esprit?

—Oh oui, oui, des vipères, s'écria en battant des mains,—ce qui, à vrai dire, rendit un bruit d'osselets choqués,—la toute petite (45 ans à la Saint-Michel) Mlle Cernisset.

—Ça doit être amusant à faire, acquiesça Mlle Crechet, à la fois séduite et terrifiée.

—Mais difficile, quand on n'en a jamais vu, observa Mlle Tirchenot.

—Oh si, si, des vipères, des vipères..., insistait Mlle Cernisset, qui à vue d'œil rougissait de plaisir.

Sophie Gardurel ne disait rien, mais elle voyait rapidement se faner l'espoir de son buisson de roses blanches. Elle devint livide, et les lèvres blanches, elle se leva

—Chères amies, laissez-moi vous faire observer que Valentine, dont la mauvaise humeur est visible depuis qu'on l'a forcée à apporter ici pour un pieux ouvrage les perles qu'elle gardait pour un ornement profane, entend par sa proposition nous décider à accepter un symbole outrageant pour nous-mêmes.

De même que je vous avais, dans toute la douceur de mon cœur, soumis l'idée charmante d'un buisson de roses dont chacune eût exhalé vers le ciel le parfum de nos âmes, de même Valentine vous a engagées à remplacer ces fleurs aimables par des vipères, estimant que ces reptiles odieux seraient notre exacte représentation.

Bouleversées, électrisées par cette révélation soudaine, par le bonheur de ces comparaisons qui leur semblèrent vraiment évangéliques, les vieilles filles bondirent sur leurs chaises. Ce ne fut alors qu'un concert de cris stridents, de vociférations étouffées, où le nom du Seigneur éclatait parfois en juron résigné.

Bientôt les perles volèrent à travers la chambre, cinglant en fine grêle les vitres et les carreaux du sol, aveuglant les combattants dont les blessures étaient signalées par des petits gémissements de poules poursuivies La bataille devint furieuse; les ongles allaient entrer en ligne de bataille, lorsqu'au clocher quatre heures et demie sonnèrent. Comme foudroyées par une main divine, les vieilles filles s'arrêtèrent, rajustèrent tant bien que mal sur leurs cheveux défaits leurs bonnets endommagés et quittèrent le champ de carnage, une à une, lentement, les yeux baissés, se dirigeant par les ruelles sombres vers l'église.

Le champ de bataille abandonné par les belligérants présentait un horrible spectacle. Sur un fond bleu et blanc de perles écrasées jonchant la table et le sol, gisaient de petites touffes de cheveux secs et jaunes, des lambeaux de rubans et de dentelles.

La nuit était complètement tombée lorsque Mlle Crechet ouvrit avec précaution la porte de son logis; elle y pénétra suivie de ses chères amies. Quelle pénitence M. l'abbé Jacques imposa-t-il à ces irascibles, mais excellentes personnes, on ne sait, mais toutes se mirent à quatre pattes et dans un profond silence troublé seulement par un soupir étouffé, les vieilles filles jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, ramassèrent et trièrent des perles.

Deux recettes du XVIIIe siècle.

Œufs pochés à la poulette.

On met dans une casserole une bonne tranche de jambon et un quarteron de tranches de rouelle de veau, avec une poignée de champignons, deux pains de beurre et un bouquet de toutes sortes de fines herbes. On passe le tout sur le feu; on poudre de farine et on mouille de bon bouillon, avec sel et gros poivre. On laisse cuire à petit feu jusqu'à parfaite cuisson du veau et à sauce courte; on ôte le jambon, le bouquet et le veau et on y met une liaison de crème et de trois jaunes d'œufs; on fait lier sans bouillir; on y exprime un jus de citron et on sert dessus des œufs pochés dont les jaunes sont mollets.

Truites au désir

On coupe par morceaux de moyennes truites, bien écaillées, vidées, etc. On les met cuire avec quelques tranches de citron, du bouillon, sel et gros poivre; on fait bouillir dans une casserole un morceau de beurre manié de mie de pain bien fine, persil, ciboules, champignons, échalotes, un peu de basilic, le tout haché très fin, sel, gros poivre, un verre de vin de champagne et autant de bon bouillon de poisson. Quand on a fini sa sauce de bon goût, on dresse ses morceaux de truites dans le plat; on y exprime le jus d'une belle orange; on les arrose de la sauce et on les saupoudre légèrement avec de la chapelure très fine. On sert bien chaud.

Détaché d'un carnet de pensées.

Aujourd'hui, pour louer, on n'a plus que le mot: «talent».

Chacun a l'air de s'y entendre, et personne n'y entend rien.

Et la mode est si forte que le succès de cedit « talent » rend les heureux à demi fous. Nous le voyons tous les jours.

Rien à faire, rien à dire contre telles misères. Cependant, plus d'un regrette que, dans l'ordre des mérites moraux, on vante seulement ce mérite vague, et que l'on ne parle plus: de bonne grâce, de loyauté, d'esprit, de politesse, de serviabilité, ni de reconnaissance.

Le contredisant nous déplaît surtout, non parce qu'il blesse notre autorité—chacun de nous est bien toujours seul de son opinion, pour si peu qu'il en ait une,—mais parcequ'il amène le bavardage.

DEUX EMPEREURS.

XVII

"Mais".... disions-nous suspensivement dans les lignes précédentes, mais il n'est pas plus défendu à un président de république comme M. Félix Faure, un bon bourgeois qui fut un honnête négociant, de fumer démocratiquement la pipe, pourvu que le tuyau n'en soit pas trop court et ne donne point à la pipe les proportions d'un brûle-gueule, qu'il n'est malséant pour un empereur de fumer le cigare ou la cigarette.

Car si l'empereur de Russie fume le cigare, suivant peut-être dans la fumée de ce cigare tranquillement brûlé un rêve de Slave où une pensée que l'on ne confie à personne, l'empereur Guillaume, lui, plus agité, plus tourmenté, plus nerveux, souvent à cheval, fume assez fiévreusement la cigarette qui dure peu, fait peu penser et peu rêver, la jette au vent après quelques aspirations, quelques bouffées, et sans qu'il en reste un souvenir.

La différence des goûts et des habitudes en matière de tabac peut bien dire la différence des caractères.

Mais que le tabac soit poison ou non, qu'il se prise, se fume ou se chique, ce tabac a conquis le monde entier et toutes les classes de la société moderne. Les empereurs, les rois et les portefaix lui rendent hommage, l'honore et lui paient un tribut. Aucun démocrate ne l'égale en puissance, et l'ouvrier qui passe dans la rue peut approcher sans insolence sa pipe de prolétaire du cigare impérial du souverain qu'il rencontre. Entre fumeurs le feu ne se refuse jamais. Après tout, c'est fort juste, et c'est le tabac qui procure aux empires, aux royautés et aux gouvernements les millions avec lesquels ils s'entretiennent, vivent et sont glorieux.

O souveraineté de la fumée!

Mais passons sans plus de fumée.

Et répétons que Nicolas, pour un empereur et pour un autocrate, est d'un libéralisme vraiment peu ordinaire et que ce n'est pas de lui qu'on peut raisonnablement dire: "Grattez le Russe et vous trouverez le Cossaque."

Il n'y a rien du Cossaque, du Don ou du Dnieper, sauvage et sentant mauvais dans ce Russe moderne et civilisé. Le Cossaque lui-même n'est plus aujourd'hui ce qu'il était il y a un demi siècle, et le Borusse de la Poméranie [ne peut pas l'accuser d'être un barbare et même un anthropophage.

Quand à Nicolas, sans être précisément un savant comme Guillaume, sachant tout et même d'avantage, il est pourtant instruit, éclairé, bien élevé point violent, point brutal, peu autoritaire, cordial, agréable et poli; et s'il parle le français qu'il affectionne, comme si cette langue était celle de sa mère et de sa civilisation, ce n'est assurément pour pas être vulgaire et grossier, Il y a des langues de politesse, d'esprit et de nobles sentiments qui ne peuvent pas avoir ce caractère, et nous devons bien admettre que la langue française, malgré ses faiblesses et ses défauts, n'est pas tout à fait une langue sauvage et barbare.

Elle pourrait bien être la langue des hommes.

XVIII

Et si ce Nicolas, comme nous l'avons avancé plus haut, n'était point singulièrement libéral pour un autocrate, serrerait-il cordialement les mains de la France comme il le fait à cette heure? Ne repousserait-il avec horreur et dégoût cette France républicaine et démocratique? S'inspirerait-il de ses idées et de ses principes pour les réformes sociales et morales que sa conscience éclairée lui ordonne d'introduire dans son vaste empire et chez son peuple?

Car l'alliance de la France et de la Russie n'est pas l'alliance de deux soldats seulement, de deux armées et de deux forces matérielles, et si la Russie protège la France, la France ne cesse point d'éclairer la Russie.

Voyez plutôt par la conduite du tzar Nicolas si l'influence de la France est vivante en Russie et s'il ne faut point très sincèrement s'en réjouir au nom de l'humanité.

Le partage de la Pologne par des larrons couronnés fut certainement un crime, et si la Russie n'est point innocente et ne peut pas se justifier, l'Autriche doit se taire, et la Prusse, pour ce crime commun, n'a pas le droit d'accuser vertueusement ses associés et ses complices. Quant à la France, selon les paroles d'un des derniers héros de la Pologne, "elle était trop loin et le ciel trop haut."

Cette Pologne est sans doute finie, et Kosciuske a dit vrai en mourant sur le champ de bataille de l'héroïque vaincu: "Finis Poloniæ." La Pologne ne ressuscitera pas. Le temps a passé sur sa défaite et sur son partage, et le temps, complice des faits scelle trop souvent les crimes historiques. La Pologne, du reste, après une longue résistance morale, ne fait plus de rêves d'indépendance. Elle sait qu'elle a vécu comme nation et elle se console dans sa vie nouvelle. Et si la vaincue et la partagée, longtemps maltraitée ou injustement traitée par son vainqueur, sent aujourd'hui que la main victorieuse a cessé d'être brutale, veut racheter et rachète le passé par la justice et par l'amitié, se montre vraiment digne d'être serrée dans l'union des sentiments généreux et durables, pourquoi la Pologne russe aurait-elle une haine éternelle contre la Russie et contre ses tzars; et si elle est respectée dans sa religion, dans ses droits, dans son peuple, voire même honorée d'une façon spéciale dans ceux qui sont ses hommes les plus éclairés et les plus distingués, pourquoi ne se souviendrait-elle pas qu'elle est presque entièrement Slave par la race et qu'il n'y a point de Varsovie à Moscou l'immense et l'éternel abîme qu'il y a de Metz à Berlin? Le rôle de la Russie, du reste, à l'endroit de la Pologne a été civilisateur.

Mais le Nicolas d'aujourd'hui, humain, généreux et juste, croit que la Pologne a tout autant droit que les autres provinces de son empire à la justice de son gouvernement à sa sympathie et à son respect; et il est homme et tzar à achever la conquête morale de celle qu'on a parfois appelée la France du Nord.

XIX

Si la Russie d'hier, avec son gouvernement autocratique et despotique, était odieuse, monstrueuse, comme en dehors de la civilisation européenne, la méritant peut-être, c'est que le servage, à peine un degré supérieur à l'esclavage, était sa condition morale et sociale, son état de nation. Un maître absolue, une grossière noblesse de boïards à moitié civilisés, des paysans soumis à la glèbe et n'ayant droit qu'à leur barbe, des marchands de race et de caractère douteux, pas de tiers-état dans une aspiration de liberté politique, une justice qui se trouvait nulle part, sans formule, qu'il fallait demander au seigneur ou au tzar, tout cela ne disait point un peuple, et si c'était une nation, ce n'est que par le nombre et le poids de ces millions d'habitants qu'elle existait. Moscou, la ville sacrée et asiatique vivait encore; mais Saint-Pétersbourg, la ville moderne d'un monde nouveau et d'une Russie nouvelle, avec une voix puissante au chapitre de l'Europe et des peuples comptait à peine et paraissait même être une erreur de Pierre-le-Grand ou de Peter Michaels!

Mais si la Russie était comme mise au ban des nations de l'Europe, si elle se sentait elle-même justement reprouvée comme nation chrétienne, c'est qu'un nom maudit s'attachait à son nom et qu'elle en portait tout le poids odieux et toute la responsabilité. La Sibérie était son crime, sa honte et sa condamnation. Ce pays d'exil, de proscriptions et de mystérieuses et douloureuses souffrances, où sont mortes tant de victimes qui n'ont point été criminelles, lui enlevait tout titre à l'humanité et réduisait sa grandeur matérielle aux proportions d'une grandeur barbare. Et l'on exagérait encore les misères et les iniquités de cette Sibérie glaciale, lointaine, exotique, sauvage, où l'on expiait des crimes qui n'existaient pas, d'où l'on ne revenait point et dont les plaintes et les prières n'arrivaient jamais jusqu'à St-Petersbourg. La Sibérie était l'exil sans justice, sans retour, presque sans soleil et sans pain, où il ne vous restait plus que le droit de maudire et de mourir en maudissant. Et cela, il y a un demi siècle, paraissait juste encore et naturel aux tzars de St-Pétersbourg qui, du reste, ne savaient pas eux-mêmes ce qu'était exactement la Sibérie, qui songeaient moins à l'Asie qu'à l'Europe, qui visaient plutôt Constantinople qu'ils ne pensaient à rencontrer l'Angleterre dans les Indes ou à étudier le chinois. La Chine était alors murée et le Japon était inconnu. L'extrême Orient n'existait pas.

Mais la Sibérie d'hier, affreuse, odieuse, maudite et faisant honte à la Russie, n'est plus la Sibérie d'aujourd'hui. La justice et le progrès y ont passé et y passent. Des travaux hardis et civilisateurs s'y accomplissent tous les jours, un long et glorieux chemin de fer, en y portant l'esprit de l'Europe et du siècle, y jette les magnifiques notes de la vapeur et de la liberté, et le jeune tzar Nicolas, tout heureux et tout fier, ayant la conception d'une grande Russie dans le XXe siècle de demain, dit simplement: "Faisons mieux encore.

XX

Un peuple n'est pas grand et n'est même pas un peuple quand il traîne péniblement à son pied un boulet d'esclavage et même une chaîne de servage. Il faut que la glèbe appartienne à l'homme et non que l'homme en soit l'esclave.

Et l'homme serait-il véritablement homme, comme le peuple serait véritablement peuple, si cet homme ignorant, grossier, sans conscience éclairée et sentiment de sa valeur personnelle, portait à son front déprimé et sur ses traits où l'intelligence se dégage peu de l'instinct, dans une figure à demi sauvage et barbue, plus d'ombre que de lumière où moins de pensée que de passion? Et si un peuple s'éclaire, se civilise, grandit, prend rang parmi les autres, s'élève même au-dessus des autres; est-ce autrement que par l'instruction, l'éducation et la morale? Serait-il quelque chose, comme dignité et comme connaissance de lui-même, avec le patriotisme qui sera toujours une vertu, sans le livre, sans l'école, sans la maison voisine du temple, aussi sacrée et aussi nécessaire que le temple, et dans laquelle s'accomplit le miracle du développement intellectuel, du savoir cherché et trouvé, de l'enfant fait homme pour le travail, pour le devoir, pour le droit et pour l'honneur? Est-il besoin de dire qu'un pays sans écoles est un pays d'obscurités et de ténèbres, que le peuple d'un tel pays est sans élévation dans les idées et les sentiments, et qu'une petite Suisse de quelques millions d'habitants, dans ce cas, serait plus grande et plus haute en civilisation, devant le siècle et comme justice, qu'une immense Russie de 200,000,000 d'habitants? N'est-ce pas que les Pierre-le-Grand, les Catherine et les tzars intelligents ont compris; et s'ils ont commencé par le haut, voulant d'abord éclairer les sommets et la classe supérieure, n'est-il pas temps de faire descendre la lumière en bas, d'en pénétrer la nation entière, de créer une Russie à laquelle l'Allemagne savante ne puisse pas dire: "Tu es une ignorante et une nation barbare. Tu as besoin de ma science, de mes maîtres et de mes conseils. C'est moi seule qui peux t'instruire, qui peux te diriger, qui peux élever ta civilisation à la hauteur de la mienne. Pourquoi repousses-tu mes services désintéressés et généreux, et pourquoi ne veux-tu pas être la première avec moi?"

Mais cette noble et courageuse pensée d'instruction généralisée en Russie, d'écoles partout bâties et ouvertes à tous, éclairant la nation entière dans ses mystérieuses profondeurs, facilitant peut-être l'avènement d'une démocratie dont le souverain semble n'avoir pas peur, mais lui valant certainement la reconnaissance de toute une nation qui l'appelle "son père", est bien la pensée ferme, sincère et noblement civilisatrice du tzar actuel de Russie.

C'est pourquoi cet empereur ne doit pas être comparé à Guillaume, et comme nous le voyons simple, cordial et humain, nous ne pouvons mieux terminer qu'en disant:

"Nicolas a le sens de l'âme moderne, c'est-à-dire la conscience de la justice primant la force".

J. GENTIL.

POÈME EN PROSE.

Ne m'oubliez pas.

Est ce là le dictame
Qui fera mon bonheur?....

Ne m'oubliez pas!....

Il élevait fièrement sa petite tête bleue; on l'apercevait de loin en loin, au milieu des marguerites et des coquelicots.

Ne m'oubliez pas, murmurait-il d'une voix imperceptible. Ils se penchaient, les cueillant tous.

Elle, dans sa robe de mousseline blanche, semblait une fleur délicate.

Lui, semblait la branche faite pour la porter, le souvenir. Toujours en silence ils cueillaient les fleurettes. Chacun faisait son bouquet.

Soudain, lui en tendant une:

—"Oh, qu'elle est belle! acceptez-la, je vous en prie!" La cueillette terminée, chacun rentrait chez soi. Ils mettaient les myosotis dans un vase d'eau fraîche. Un seul se trouvait séparé des autres, enfermé dans un coffret.

....Ne m'oubliez pas!....

De nouveau on se rencontrait:

—Et les myosotis, Mademoiselle?....—Oh, les miens sont en sûreté, Monsieur. Et les vôtres?....

—Ils sont encore tout frais!

.....

Il y avait longtemps qu'on se connaissait, mais à la fin de ce jour-là, en échangeant le bonsoir, son regard à lui, disait tendrement:

"Ne m'oubliez pas!" Et le sien répondait: "Je n'oublierai jamais!"

.....

Nous n'avons pas oublié, semblaient dire les myosotis, tandis qu'à l'anniversaire du jour où l'on s'était vus pour la première fois, ils se rencontraient de nouveau. Ils s'avançaient dans le vaste champ, ayant bien soin de ne pas fouler aux pieds les myosotis. Pourquoi cette fois oubliaient-ils de cueillir les fleurettes?.... Pourquoi, elle, habituellement si gaie, restait-elle rêveuse et triste?....

Mais tout à coup: "Oh, qu'il est joli!" s'écriait-elle, cueillant un des plus charmants myosotis.

Lui: "Donnez-le moi, je vous en prie! et, puisque je dois partir, puisque, pour aller servir la patrie, je dois quitter tout ce que j'aime, que cette fleur me reste comme un gage d'espérance!!! Elle, lui tendait le myosotis, murmurant timidement, une larme dans les yeux: "Ne m'oubliez pas!" et, plus bas: "car j'en mourrais!"

Leurs mains s'enlaçaient.... "Au revoir!"

.....

Nous n'avons pas oublié! Nous n'avons pas oublié!.... sonnaient les cloches de la paroisse, tandis que les deux futurs mariés, heureux et profondément émus, approchaient de l'église.

Tremblante, pendant que son bras s'appuyait légèrement sur le bras de celui qui désormais allait la protéger, elle ne put s'empêcher de murmurer, pressant entre ses doigts le cher myositis:

Oui, c'est là le dictame
Qui a fait mon bonheur.

JEANNE CHAUVIN.

Deux Antiféministes

N'est-il pas du logicien Proudhon, ce mot si souvent cité: "Derrière chaque doctrine sociale, il y a une question de théologie"? Avec non moins de raison, on pourrait prétendre que derrière le féminisme et derrière l'antiféminisme se rencontre une question de philosophie. Pour résumer en une brève formule notre opinion, nous dirions volontiers que les théories féministes procèdent de l'optimisme, et que c'est du pessimisme que l'antiféminisme découle.

A l'appui de cette théorie, il serait facile d'apporter des preuves nombreuses et de citer de nombreux exemples, il nous suffira d'en produire deux, empruntés l'un à la France du dix-huitième siècle, l'autre à l'Allemagne contemporaine, l'un tiré des écrits de l'humoriste Chamfort, l'autre pris dans les livres du philosophe Schopenhauer.

L'antiféminisme de Chamfort est moins connu que le *misogysme* célèbre de Schopenhauer; et cependant, c'est du Français Chamfort que s'inspire Schopenhauer l'Allemand; l'imitation, la filiation, pourrait-on dire, est directe et évidente; elle s'étend non seulement aux idées, mais aux formules, aux mots eux-mêmes. Qui ne connaît l'axiome terrible du philosophe de Dantzick:

"L'amour est un piége tendu à l'homme par la nature, pour la reproduction de l'espèce."

Toute la doctrine du philosophe allemand est condensée dans ces quelques lignes; elles indiquent avec une netteté brutale la théorie de l'hostilité de l'individu et de l'espèce, son horreur de la vie, son appétit de la mort, sa soif du néant. Eh bien, Shopenhauer n'a fait ici que copier Chamfort. Prenez en effet les maximes et les anecdotes de l'humoriste français, vous y trouverez la même idée exprimée presque dans les mêmes termes.

"Il semble que la nature, écrit Chamfort, en donnant aux hommes un goût entièrement indestructible pour les femmes, ait deviné que sans cette précaution le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, et particulièrement leur vanité, serait un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce."

Et, dans une autre anecdote, Chamfort, revenant à la même théorie, la traduit en ces mots:

"On demandait à M. S..l. pourquoi la nature avait rendu l'amour indépendant de notre raison; c'est, dit-il, parce que la nature ne songe qu'au maintien de l'espèce, et, pour la perpétuer, elle n'a que faire de notre raison. A ne consulter que l'entendement, quel est l'homme qui voudrait être père et se préparer tant de soucis pour un long avenir? Quelle femme, pour une satisfaction de quelques minutes, se donnerait une maladie entière? La nature, en se dérobant à notre raison, assure mieux son empire."

Enfin, dans une troisième maxime qui sert de conclusion à celles que nous avons citées, Chamfort émet cette affirmation:

"La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins sans se soucier des instruments qu'elle emploie, à peu près comme les tyrans qui se défont de ceux dont ils se sont servis."

Des deux côtés, quel mépris pour la femme, mais aussi quel mépris pour la vie! Ceci, se lie à cela. Si l'existence est un mal, la maternité est un fléau, et la femme, qui représente la maternité, est plus amère que la mort, puisque la mort est une délivrance et un bien; malédiction sur la nature et honte sur sa principale complice, la femme; on accumulera sur elle toutes les accusations, toutes les injures, toutes les ignominies. Nos deux auteurs n'y manquent guère; seulement, ils procèdent de manières différentes: l'un est un Français léger, spirituel, qui, même lorsqu'il déchire, sait garder des apparences de politesse; l'autre est un Hamlet de brasserie, un boudhiste de table d'hôte, un Welche qui remplace les coups d'épée à la française par la grosse artillerie; envoilà un qui n'est pas fidèle à la recommandation de Diderot: "Quand on écrit des femmes, il faut secouer sur les lignes qu'on écrit la poussière des ailes des papillons. Shopenhauer met le pédantisme le plus lourd et le plus grossier au service des théories qu'il emprunte à Chamfort.

L'un, le Français, paraît avoir souffert de ses relations avec le monde féminin; il a dû être trompé quelquefois, trahi peut-être; et c'est pourquoi il a parlé, crié plutôt; il ne déteste pas la femme, il hait quelques femmes; à travers les malédictions de Chamfort, on sent, on devine je ne sais quel incurable amour pour l'objet de ses insultes; ses malédictions sont faites de remords, de regrets et même de tendresse; il a rencontré dans le monde brillant et dévoyé du dix-huitième siècle, à la veille de la Révolution, des femmes coquettes, légères, menteuses, et il conclut que toutes les femmes sont légères, menteuses et coquettes; il a trouvé des infidèles, ce qui lui permet de déclarer vrai nom de la femme, ce n'est pas "fragilité", comme le voulait Shakespeare, mais "infidélité".

Seulement, ce philosophe de tant d'accusations et de douleur oublie de nous dire combien de fois il a été infidèle à son tour au point de vue féministe, cependant cette question n'a rien d'indiscret; car enfin, si les femmes sont dignes de blâme parce qu'elles sont méchantes et trompeuses, il serait téméraire de conclure que les hommes ne méritent que des éloges, pour avoir été méchants et trompeurs. Nous réclamons l'égalité dans le blâme et l'équité dans les accusations; cela déroute singulièrement la logique antiféministe.

Au moins, avec Chamfort, on est en présence d'un nerveux et d'un sincère; après qu'il a constaté que l'influence de la femme était détestable, il conclut en faveur de la solitude, et il se retire loin des salons et de la galanterie; après avoir affirmé que la vie est mauvaise, il n'hésite pas à se prononcer pour la légitimité du suicide, et il le fait en termes d'une éloquente amertume.

"Les rois et les prêtres en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage, ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue, semblables à ce scélérat, dans le Dante, qui fait murer les portes de la prison où était enfermé le malheureux Ugolin."

Après cette conclusion, Chamfort n'attend pas que la maladie ou la vieillesse viennent le retirer de ce monde; fidèle à sa théorie, il demande un jour au suicide la délivrance; il montre par là, sa foi dans le néant.

Il en est tout autrement de Schopenhauer. Celui-ci écrit de lourds et longs volumes pour montrer, à grand renfort de citations d'auteurs latins et grecs, de poètes et de prosateurs de tous les temps, que la vie est affreuse, qu'elle est un épouvantement; mais, après cet effort en faveur de ses doctrines, il court s'installer à la brasserie, et laisse durer jusqu'à l'âge de soixante-douze ans une existence qu'il déclare insupportable; il attend, en bon bourgeois qui n'est pas trop dégoûté de ce monde, puisqu'il persiste à y rester, que la maladie vienne lui donner son congé de vivant.

Schopenhauer a-t-il connu les tristesses et les douleurs dans l'amour trompé, dans les affres de la jalousie, nous n'en savons rien. Sa santé resta bonne jusqu'à la fin de ses longs jours. Sans doute, il médit des femmes: mais par une rencontre curieuse et qu'il faut signaler, ses imprécations semblent avoir été apprises par cœur dans le texte de l'auteur français à qui il a emprunté le fond de ses doctrines. Chamfort, parlant des femmes, avait dit sur un ton médiocrement aimable:

"Les femmes ont des fantaisies des engouements, quelquefois des goûts; elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions; ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est d'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec nos folies, mais avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme, et très peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère; c'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans, je dis même celles qui ont à peu près cet âge: observez que, quant elles lui accordent une préférence, c'est toujours d'après quelques vues malhonnêtes, d'après un calcul d'intérêt